

## REVUE DE PRESSE - BORDER by Laura Waddington

### LIBERATION

#### Caméras libres

Le 57e Festival de Locarno est marqué par quatre films hors normes, dont le choc «Border», qui ringardisent une compétition ronronnante, pour l'heure sauvée par un racé «André Valente».

Que peut une heure et demie d'une formule usée jusqu'à la corde devant une bouffée d'oxygène de vingt-cinq minutes ? Rien, et c'est la première nouvelle, ni bonne ni mauvaise, que l'on ramènera de Locarno. Cette 57e édition du quatrième grand festival de cinéma (après Cannes, Venise et Berlin) devrait rester pour cela : la fracture entre, d'un côté, un cinéma moyen fabriqué selon le ronron de la production, parlant un espéranto insipide, montrant une image ripolinée, où rien ne doit déranger un humanisme de bon aloi ; et, de l'autre bord, quelques objets faisant de la caméra un usage subjectif et hors norme, cette fracture est désormais grande ouverte...

Bus, stop, cargo. Mais le choc du festival, c'est le cinéma de Laura Waddington. 34 ans, anglaise, elle a vécu illégalement à New York puis passé quelques années à voyager en compagnie des exilés du monde, dans les endroits les plus risqués. Ayant la phobie des avions, elle a fait ces trajets en bus, en stop, en cargo. Mais à part des avions, Laura Waddington n'a peur de rien, et sa caméra numérique porte tout son courage autant que sa conscience. En bandoulière. Border (compétition vidéo) est la trace de ces mois où elle resta à Sangatte, dans les bois, chaque nuit, en planque avec les réfugiés irakiens et afghans. Captées clandestinement, l'obturateur grand ouvert, presque au ralenti, ces images livrent une expérience esthétique de la peur, de la traque, comme tombées d'un cauchemar peuplé de figures floues. Border enchaîne les bois de Sangatte à cette part d'imaginaire terrorisée tapie profondément en chacun de nous.

Quatre films, 80 minutes de projection au terme desquelles on ne sait plus ce qu'est le cinéma, du moins la frontière entre le cinéma et le reste. On sait juste un truc de plus sur ce qu'est l'art : une prédisposition ultrasensible à vibrer avec la faillite du monde.

'Caméras Libres' by Philippe Azoury, Libération august 11, 2004

## LES INROCKUPTIBLES

### Lac mineur, 57<sup>e</sup> festival de Locarno

...Migrer vers les sections vidéos restait pour le festivalier le meilleur moyen de s'exposer à des objets singuliers et aventureux. Au premier rang desquels *Border* de *Laura Waddington*, immersion auprès des réfugiés afghans et irakiens dans les champs qui bordent le camp de Sangatte. A mille lieux des reportages tentant vainement de rendre une hypothétique identité à ces corps déplacés, la caméra aux abois de Laura Waddington évite scrupuleusement les visages pour rendre compte d'une condition animale, d'un statut de bête traquée. Nulle prédation pourtant, ni surplomb sociétal, mais une réelle empathie dans ce filmage inquiet et téméraire. Et si l'image est superbe, emmenant parfois *Border* aux confins de la vidéo-danse au point de faire tiquer certains gardiens du temple éthique, cela répond avant tout à une nécessité technique ; obturateur de la DV grand ouvert pour compenser l'absence de lumière, d'où gros grain vibratile, impression de ralenti, mouvements comme autant d'empreintes.

par Bertrand Loutte, Les inrockuptibles août 25 au 31, 2004 no 456

## L'IMPARTIEL

### Locarno, festival des frontières

La frontière est aussi est une sorte de Graal inaccessible, à l'image du fascinant essai en vidéo de la britannique Laura Waddington, *Border* (Frontière) sur le tristement célèbre camp de Sangatte, près de Calais: réfugiés kurdes et afghans internés dans le camp montaient chaque nuit dans les trains à destination de la terre promise, l'Angleterre, payant souvent ce voyage d'un membre coupé ou de leur vie, fauchés par les wagons

'Locarno, festival des frontières 'L'Impartiel, lundi 16 aout 2004 by Frédéric Maire

## FRANCE CULTURE

### Lumière d'août en direct du festival du Locarno (2), 10 août 2004

TH: Laura Waddington, première question, pourquoi vous avez décidé de tourner ce film *BORDER* ?

LW : Parce que d'abord, j'avais vécu illégalement aux Etats-unis pendant huit ans et j'avais rencontré beaucoup de Mexicains qui avaient essayé de traverser la frontière, qui me racontaient des histoires pas possibles et qui parfois essayaient de rentrer en Mexique et certains sont morts etc. Et après je suis rentrée vivre en Europe et j'avais rencontré beaucoup de gens qui avaient été arrêtés, des étrangers Somaliens, Albanais etc. qui descendaient des trains et je commençais beaucoup à m'intéresser à cette histoire de réfugiés qui essayaient de venir en Europe. J'avais fait des voyages en Kurdistan et à ce moment, j'avais rencontré des gens qui essayaient de rejoindre Sangatte, alors je suis revenue en 2002, et j'ai commencé à filmer à Sangatte.

TH : OK Laura Waddington vous êtes jeune

LW : Je ne sais pas trente-trois, c'est pas si jeune que ca!

TH: C'est l'âge du Christ ! Non. Vous êtes jeunes, mais vous avez déjà plusieurs vidéos expérimentales que je n'ai pas eu l'extrême privilege de voir mais je vois que votre nom est déjà connu à Paris, à Paris où vous vivez actuellement, c'est ça ?

LW. Oui a Paris depuis à peu près quatre ans

TH : Alors très bien, on veut parler tout de suite de *BORDER*, votre film. Alors, c'est une vidéo expérimentale. C'est tourné la nuit, alors là on devine que c'est pour garder l'anonymat de ces gens-là. Les images sont samplés, les images sont trafiqués et c'est très très bizarre parce qu'à des moments, on a l'impression c'est très beau, c'est meme un peu trop beau.

TH : Mais, en fait d'abord, les images sont ni samplés, il y a aucun trucage dans les images

TH: Alors, c'est quoi ce grain que vous faites ?

LW : En fait, ce que c'était, c'est que j'avais filmé presque uniquement dans les champs la nuit. J'étais avec une très petite caméra vidéo et avec cette caméra vidéo, il faut complètement l'ouvrir pour que la lumière puisse entrer dedans, parce que tous qu'il y avait comme lumière c'était des lumières loins qui se trouvaient sur les autoroutes. Alors si on ouvre très grand une caméra comme ça, ça fait qu'il y a un effet un peu slow motion et ça fait un grain, que les gens ont décrit comme impressionniste ou esthétique...mais c'est simplement comment c'est si on ouvre la caméra très grande la nuit, lorsqu'il

y a très peu de lumière.

TH : Mais en tout cas, ça donne quelque chose, j'allais dire, de trop beau

LW : J'avais peur qu'on me dise ça. Justement j'avais commencé avec des couleurs trop beaux et j'avais essayé d'éteindre un peu les lumières pour que ça ne soit pas trop beau, mais ça reste. Je comprends que, pour certains gens, c'est trop impressionniste peut-être mais moi j'ai voulu un look qui soit très différent de la télé de toute façon, que les gens approchent ça d'une manière très différente et entre dans le film d'une manière très différente.

TH; Mais c'est clair qu'on rentre dans votre film, dans *BORDER* d'une manière très différente. Il y a donc un texte qui accompagne ces images, c'est votre texte, vous racontez, mais apparemment vous êtes restée longtemps avec eux ?

LW : J'étais constamment là, quatre jours, puis repartant quatre jours à Paris pendant à peu près six mois, entre mars et août 2002 et puis je suis revenu en décembre 2002 à la fermeture du camp.

TH : Oui et c'est là où vous dites, il n'y a pas de trace, c'est honteux, mais pourquoi vous dites que c'est honteux le fait qu'il n'y a plus de traces, comme si Sangatte n'avait jamais existé ?

TH : Parce que je crois c'était vraiment un crime ce qui s'est passé là-bas et il y avait des gens, des centaines de réfugiés qui étaient dans une situation extrême qui essayaient de sauter sur les trains toutes les nuits. Et il y en avait qui sont morts et il y en avait qui perdaient bras et jambes. Je crois que c'était très mal représenté dans les médias, on a beaucoup menti sur cette histoire et lorsqu'ils ont fermé le camp, ils n'ont pas laissé une mémoire, comme si le public Français devrait juste oublier et jamais vraiment se rendre compte de ce qui s'est passé là-bas. Alors pour moi c'était un grand choc, lorsqu'on rase ce camp comme ça, sans mémoire, sans statue, sans rien.

TH: En rentrant dans le film, comme je vous ai vu avant présenter votre film ici à Locarno, je me suis fait un autre film aussi dans ma tête, je dis autant de gens très mal, autant de misères humaines, autant de gens désespérés et puis cette fille qui est jolie, vous êtes jolie, vous êtes souriante, vous êtes blonde et tout ça, comment ils vous voyaient arriver dans la nuit vous, parce qu'on sait tout de suite que vous n'êtes pas réfugiée. On sent tout de suite que vous ne vivez pas les mêmes problèmes qu'eux. Comment ils vous ont accueilli ?

LW : Ils étaient incroyables les réfugiés. En fait, ce qui est arrivé lorsque j'ai commencé à aller au camp, ils avaient une énorme méfiance des journalistes parce que beaucoup des journalistes de télé se sont très mal comportés par rapport à eux, surtout ils avaient très peur qu'on remarque leur visage, alors ils avaient peur d'être filmés. Alors, moi j'avais passé d'abord des mois sur la

route la nuit, entre minuit et quatre heures du matin, juste à parler, parler toujours comme ça et me trouver comme ça en route et après un moment ils avaient confiance en moi et c'est eux qui m'ont carrément invité dans les champs avec eux. Et par rapport à être femme, je pense que la situation, c'était beaucoup plus grave que si je suis jolie, ce n'est pas du tout... lorsqu'on est en train de s'inquiéter des réfugiés et tout ça, peu importe si on a les cheveux blondes, c'est vraiment pas le but, le problème.

TH : Non, mais j'ai voulu dire que peut-être vous représentez un peu de douceur dans un monde très violent que vous étiez peut-être la confidente et que vous étiez anglaise, C'est-à-dire celle qui vient de l'autre côté de cette frontière ?

LW : Ça c'est vrai, c'est très drôle qu'ils me faisaient un peu le symbole. On riait beaucoup, je riais beaucoup avec eux parce que pour eux j'étais un peu le symbole, 'vous êtes anglaise est-ce que tous les Anglais sont le même que vous ?' etc.

TH: Vous parliez comment, en quelle langue ?

LW : Ils parlaient en général à peu près cinq langues les Afghans, ils étaient très éduqués, ils parlaient anglais très très bien. Mais avec les kurdes, il y en avait qui ne parlait pas, alors moi j'ai appris un peu de Sorani, qui est le dialecte Kurde, pour parler avec eux...

## LES INROCKUPTIBLES

### 'Les Yeux de Laura' by Olivier Nicklaus

*Vidéaste anglaise courageuse, Laura Waddington met son talent expérimental au service des sujets politiques*

On était parti interviewer Laura Waddington pour la faire parler de son sublime film *CARGO*, diffusé dans Court-Circuit sur ARTE et on revient complètement sonné par le récit du tournage de son nouveau film à Sangatte. Là-bas, elle a découvert une réalité tellement éloignée du discours publicitaire-securitaire des JT, et de la communication pro-gouvernementale, qu'on tombe des nues quand elle raconte les détails. Mais commençons par *CARGO*, puisque au fond c'est par là que Laura a atterri à Sangatte.

A l'origine une commande; un travail en vidéo sur un port. Or Laura, vidéaste anglaise née en 1970 et formée à New York dans le giron du cinéma expérimental, a la phobie d'avion. Elle imagine donc de rejoindre son port en cargo. Mais pas n'importe quel cargo: un cargo-container uniquement peuplé d'hommes, des marins Philippins en l'occurrence.

Evidemment, on commence par lui dire non. Mais, fidèle à son tempérament, Laura s'obstine malgré les refus et finit par se faire accepter parmi la trentaine d'hommes. Comme toujours, sa caméra lui sert à la fois de bouclier et de fer de lance pour s'incruster là où on ne voudrait surtout pas d'elle.

Elle reconnaît d'ailleurs prendre des risques " Si je fais des films, c'est parce que je cherche quelque chose. Et souvent c'est quand j'ai peur, quand je sens une grande tension que je m'approche de ce que je cherche." À l'arrivée, *CARGO* est rien moins qu'éblouissant. Plastiquement déjà, c'est superbe ( images en apesanteur, travail sur la durée, couleurs hallucinantes, ) et surtout, à travers la voix-off, elle rend à ces hommes une humanité et une dignité exemplaires.

Mais l'aventure Waddington ne s'arrête pas là. Depuis longtemps, Laura, qui a fini par s'installer à Paris est sensible au sort des sans-papiers. Sur ce, arrive le 11 septembre. Le lendemain, elle est déjà à Sangatte en train de filmer les Afghans. Dans le camp, elle est en butte à une franche hostilité. Qu'à cela ne tienne, elle va filmer les sans papiers là où ils sont: sur les routes. Elle est là quand les CRS interviennent. " J'ai vu des scènes d'une violence inouïe, des choses qu'on n'imagine pas. Les gens vivent dans des conditions affreuses - le manque d'hygiène, évidemment-, mais le pire, c'est la violence mentale. Souvent, ils n'ont pas d'autre choix que de devenir fous. On ne voit pas ça à la télé, les reportages ne réussissent pas à refléter l'horreur. Il faut trouver un autre moyen."

Laura Waddington s'est engagée à trouver ce moyen, quitte à s'obstiner, quitte à s'endetter. Elle sait que son travail, c'est là et maintenant qu'elle doit le faire. Le

plus beau dans l'oeuvre et la conversation de la vidéaste? Sans doute cette façon de tenir le pathos à distance, tout en étant au cœur des sujets les plus urgents de l'époque.

'Laura's Eyes' by Olivier Nicklaus, Les inrockuptibles no394, 18 june 2003

## PARDO NEWS

### The nightmare of Sangatte by Geoffrey Macnab

*Laura Waddington's new film offers a poetic and very personal perspective on the suffering endured by Afghan and Iraqi refugees in the notorious Sangatte camp near Calais.*

With its slow motion sequences, night-time photography, evocative voice over and elegaic music, *Border* is the antithesis of the typical current affairs documentary. 'What I had seen on television only showed one side of the story,' she says. 'I thought people needed to go into this subject in a different way...I wanted something slower which gave you a sense of how it was to be there every night.'

Waddington first visited Sangatte in the autumn of 2001. Between march and august of 2002, she shot over 250 hours of footage around the camp. She became friendly with the refugees who would venture out into the fields, surrounding Sangatte every night, hide in the grass and attempt to board passing freight trains. She had a tiny DV camera. The refugees didn't want their faces to appear on camera. 'I'd open my shutter the widest it could be, which is why the film looks so abstract. They would tell me when they didn't want me to film.'

The police often treated the refugees in a brutal way. If they caught them near the trains, they would hold them down to the ground and spray their eyes with gas. Though she mentions such incidents in the voice over, Waddington chose not to show them on camera. 'Any extreme violence I saw I didn't film. I'm not able to film incidents like that..I really liked these guys and I felt it was wrong to film them in a situation, where they would feel humiliated.'

As Waddington notes in the film, the refugees remained resilient and cheerful in the face of constant adversity, 'I'd rarely known people so dignified and strong.'

The Sangatte camp was finally closed at the end of 2002. Waddington is still in touch with several of the refugees. Some have made it over to England, where they have been able to build new lives. 'The situation in Sangatte was lied about...what's happening now is that a lot of the refugees who were previously arriving in Sangatte are arriving in Paris. They're sleeping in the streets.'

Born in London in 1970, the much travelled filmmaker has lived and worked in Lisbon, Barcelona and New York. Now based in Paris, she is still mulling over her next project.

'The nightmare of Sangatte' by Geoffrey Macnab Pardo News, edition No 5 du 8 august, 2004

## PARDO NEWS

### In pillole

“Thirty intense minutes await the spectator of *Border*, a film in video competition. The director Laura Waddington spent months with refugees mainly from Iraq and Afghanistan, who were living in the camp of Sangatte. These men forced to live in a precarious situation and knowing nothing of their fate, desperate to reach England, waited for hours each night, trying to grab onto passing freight trains. The young director’s images, consisting of out of focus shapes, lit only by a few dim lights in the distance, are enhanced by her voice over and the soundtrack of Simon Fisher Turner. The sober text and the atmospheric sounds, sampled by the English musician, succeed in portraying this tragedy from a delicate and respectful point of view.”([read Italian original](#))

‘In Pillole’ by Sara Di Addezio, Pardo News, edition No 5, august 8th, 2004